

“La santé selon les indiens Kogis” interview d'Eric Julien

Eric Julien est géographe, diplômé en sciences politiques, consultant en entreprise, mais surtout grand connaisseur et ami des indiens Kogis en Colombie. Il nous parle aujourd'hui de sa rencontre avec eux, de leur contexte géopolitique difficile et de leur fonctionnement social centré autour des mamus, ces chamans à la sagesse multimillénaire.

Alain Gourhant : J'ai cru comprendre que votre rencontre avec les indiens Kogis est en rapport avec le thème de la santé ?

Eric Julien : Oui, j'ai rencontré les indiens Kogis, il y a maintenant 25 ans. Jeune accompagnateur de montagne, on m'avait dit que c'était en Colombie que se trouvait la plus haute montagne du monde en bordure de mer. Une sorte de maquette de la planète terre, à l'aplomb de la mer des Caraïbes, fascinant. Aux alentours de 5000 m, j'ai eu un œdème pulmonaire. De l'eau dans les poumons, et donc, plus d'oxygène dans le sang. Il n'y a pas de douleurs physiques, mais le simple fait de tenir debout ou de marcher est impossible. J'avais l'impression, désagréable de me noyer de l'intérieur.

L'un des membres de la petite expédition que j'accompagnais est parti essayer de trouver de l'aide. Il est revenu à la fin de la journée avec deux mules et un indien. J'ai été attaché sur le dos de l'une des mules, comme un sac de pommes de terre et nous avons commencé à redescendre, près de 1000 mètres en quelques heures. L'ami qui m'accompagnait m'a laissé seul devant deux maisons indiennes, pour rejoindre les autres membres de l'expédition. Je suis resté sous ma tente. Je me souviens avoir passé une nuit épouvantable. Mon œdème empirait. Je devais être autant une étrangeté pour les indiens qui vivaient là, qu'ils l'étaient pour moi. À un moment, ils ont soulevé la porte de la tente, curieux de savoir ce qu'ils allaient y trouver. Plus tard, ils m'ont apporté un bol de soupe. Je pense que s'ils ne m'avaient pas aidé, en m'apportant cette soupe, puis en m'aidant à remonter sur ma mule le lendemain, pour poursuivre ma descente, je ne serai pas là aujourd'hui pour en parler. Arrivé plus bas dans la vallée, mes guides indiens ont hésité un moment. Ils avaient le choix entre me laisser sur une piste pour attendre un hypothétique camion, ou remonter dans un village indien pour y être soigné. Ils ont choisi le village indien où je suis resté pendant une semaine. C'est bien plus tard que j'ai compris qui étaient ces indiens : les Kogis. Ils se sont occupés de moi, me nourrissant, me portant pour aller aux toilettes, me mettant des cataplasmes sur les pou-



photo : Eric Julien

Eric Julien

mons et me donnant des bains dans un torrent glacé, à côté du village. Au bout d'une semaine je remarquais. Ils ont alors souhaité que je quitte leur territoire : « *on ne souhaite pas d'étranger chez nous.* ». Je me rappellerai longtemps ma dernière nuit parmi eux, celle qui précédait mon départ : J'ai été invité dans une grande hutte, où devaient être réunis 70 ou 80 personnes en partie voilées par une épaisse fumée. La parole formait une sorte de bruissement, nourri de nombreux monologues qui s'entrelaçaient. Hormis quelques mots en espagnol, je ne comprenais pas grand-chose, ni leurs propos, ni le lieu où je me trouvais, encore moins ce que représentaient les gens assis en face de moi. C'était un peu comme si trop d'information devait passer par un petit trou... Malgré un esprit saturé d'émotions de mots et de couleurs, j'ai quand même compris que mes hôtes se plaignaient de ne plus pouvoir avoir accès à leurs terres, pillées par les colons, la guérilla, les narco tra-

fiquants, que le gouvernement signait plein de papiers qu'il ne respectait jamais... et que si je voulais les remercier de m'avoir sauvé la vie, je pouvais les aider à retrouver leurs terres. Je leur ai promis de les aider à retrouver leurs terres. Je suis revenu en France et j'ai été embauché dans un cabinet de conseils, spécialisé dans l'organisation et le management des entreprises. J'étais payé pour améliorer des "process" ou produire de la "valeur". Je gagnais bien ma vie, sans me poser trop de question. Mon accident en Colombie était relégué au rayon des souvenirs de jeunesse. Il m'a fallu six ans pour que je me dise : « *mais qui sont ces indiens qui m'ont sauvé la vie ?* » et encore 4 ans avant que je décide de retourner sur place, essayer de tenir ma promesse, aider ces "indiens" à retrouver leurs terres.

Comment s'est passé ce retour, ces retrouvailles avec les Kogis ?

J'ai démissionné brutalement du cabinet de consultants dans lequel je travaillais. L'incohérence devenait trop forte. Trois jours plus tard, j'étais en partance pour la Colombie. Arrivé sur place, j'ai passé beaucoup de temps à retrouver les chemins par lesquels j'avais bien pu passer dix ans auparavant. Qui étaient et surtout où vivaient ces indiens qui m'avaient sauvé la vie ? Lors de ce premier voyage, je n'ai pas trouvé grand-chose, je n'ai pas trouvé "la porte". Il m'a fallu plusieurs essais, avant que mes interlocuteurs, à qui je racontais régulièrement mon histoire finissent par me dire « *il y a quelqu'un qui pourrait peut-être t'aider. Il s'appelle Gentil...* ». J'ai longtemps cherché, cette personne. Quand j'arrivais il était déjà parti, ou on me disait qu'il allait arriver plus tard, comme par hasard, après mon départ. Jusqu'au jour, où, alors que je posais ma sempiternelle question : -« *Vous savez si Gentil est par là* », on m'a répondu : « *il est là !* ». L'indien auquel je m'étais adressé m'a désigné un homme ventripotent, portant un débardeur avec une marque de bière, et sur la tête une casquette jaune fluo, épouvantable... Je me souviens m'être dit : « *c'est lui, le fameux Gentil Cruz ? Ça va être dur !...* ». Et lui a dû penser « *C'est ça le touriste français qui me cherche partout ?...* » Pour cette première rencontre, nous nous sommes surpris réciproquement. Avec le temps, Gentil est devenu un ami, un frère de cœur comme on en rencontre peu dans l'existence.

C'est lui qui m'a ouvert les portes géographiques et spirituelles de l'univers Kogis. Une sorte de "maître" qui m'a enseigné beaucoup de choses, mais jamais de façon professorale. Plusieurs années plus tard, alors que je lui faisais lire le manuscrit d'un livre sur les Kogis que je voulais publier en France, il m'a juste fait ce commentaire – « *C'est pas mal* », pas de jugements, juste des encouragements. Avec le recul, il était d'une incroyable bienveillance.

Je lui ai expliqué les raisons de ma présence, il m'a écouté puis m'a demandé : « *tu veux vraiment aider les Kogis ?* » Je lui ai répondu : « *Oui, je*



Au nombre de 12000, les Kogis vivent repliés dans les hautes vallées de la Sierra Nevada de Santa Marta en Colombie

veux vraiment les aider » et il a disparu. Quelques jours plus tard dans l'une des villes, au pied de la Sierra Nevada de Santa Marta, où vivent les Kogis, alors que je m'apprêtais à rentrer en France, je le vois arriver au volant d'un 4x4 rouge, il me dit « *monte ! Je t'emmène !* ». Le 4x4 est parti "à un rythme d'enfer" dans des pistes épouvantables avant de terminer sa course, dissimulé derrière une rangée de buissons. Nous avons continué à pied, pendant plusieurs heures, toujours au même rythme. La vallée devenait plus étroite, la forêt plus dense. Nous avons fini par déboucher devant une grande hutte, à l'intérieur de laquelle plus de 200 personnes semblaient nous attendre. Gentil s'est tourné vers moi, un sourire narquois aux lèvres : « *Tu veux les aider ? Et bien ils sont là !* ». C'était la première fois que j'étais invité à m'exprimer dans l'obscurité d'un "temple" Kogis, expliquer les raisons de ma présence, pourquoi je souhaitais les aider et comment j'allais m'y prendre. Ma promesse s'est trouvée violemment confrontée à la réalité de mon engagement, j'allais devoir faire montre d'un peu de cohérence. Je ne m'attendais pas du tout à un contact aussi rapide, ce fut un moment très impressionnant...

Pouvez-vous nous présenter les Kogis au niveau géographique, social, culturel, etc. ?

Les indiens Kogis semblent descendre d'une civilisation qui existait bien avant l'arrivée des conquistadores, les Tayronas, et qui comptait sans doute plus d'un million de membres. Cette civilisation est aujourd'hui considérée comme l'une des plus brillantes civilisations du continent sud-américain, au même titre que les Incas ou les Mayas plus au Nord. C'était de grands orfèvres, des astronomes, des mathématiciens, capables de remarquables travaux d'ingénierie. D'après les pre-

Les Kogis sont les héritiers des Tayronas

La santé selon les indiens Kogis Alain GOURHANT

miers chroniqueurs, souvent hommes d'église, qui ont décrit les villes et les villages qu'ils découvraient, les Tayronas avaient donné forme à des cités harmonieuses, reliées par d'imposants chemins de pierres, entre lesquels poussait et se développait une incroyable diversité de plantes, fleurs, fruits, cultures agricoles qui contrastait brutalement avec les rues étroites, sales et les villes bordées de murailles que nous connaissions alors en Europe. En travaillant dans les ruines encore largement préservées de l'une de ces cités, les anthropologues ont découvert que l'association de plantes qui y étaient mises en culture semblait révéler l'existence d'une sorte de "laboratoire médical" construit à 1000 m d'altitude, dans une zone connue sous le nom de "la forêt des brumes". Dès 11h, le soleil matinal est rapidement voilé par une brume particulièrement dense et humide. Dans le brouillard, plates-formes, escaliers et murets de pierres dessinent des formes féériques, presque mystérieuses. Les murets de pierres devaient servir à concentrer la chaleur du soleil et donc à augmenter la température moyenne sur l'année, de sorte qu'à 1000 m on pouvait cultiver des plantes poussant habituellement 200 ou 300 m plus bas en altitude. On s'est rendu compte ensuite que l'association de ces plantes pouvait avoir un usage bénéfique. Qu'elles ne devaient donc pas pousser sur ces plates-formes de pierres complètement par hasard.

La civilisation Tayrona a aujourd'hui disparu, mais leurs héritiers, les Kogis, sont toujours là. C'est un cas unique en Amérique du Sud, d'une société précolombienne, avec un système politique, une langue, une cosmogonie, un système religieux et judiciaire fonctionnant sans interruption depuis plus de 4000 ans. C'est un peu comme si nous pouvions visiter les ruines de Palenque, guidés par des Mayas, ou les pyramides d'Égypte, accompagnés par des Égyptiens à même de nous expliquer comment ils fabriquaient leurs pyramides.

À l'arrivée des conquistadores, que s'est-il passé ?

Quand ils sont arrivés en 1501 puis en 1525, la rencontre avec les indiens s'est mal passée. Comme partout, tortures, violences, exécutions ont été monnaies courantes. Cela dépendait beaucoup de l'état d'esprit du gouverneur espagnol en place. Soit il choisissait de rester en bon terme avec les indiens, bénéficiant ainsi d'un approvisionnement privilégié en produits frais de l'intérieur des terres, des zones difficiles et dangereuses, soit il décidait de faire respecter "la couronne", et les massacres reprenaient. Au bout de 90 ans de résistance acharnée, les Tayronas ont pris une étonnante décision. Ils se sont dit : « c'est l'or qu'ils veulent, et bien nous allons leur donner ». Ils ont alors choisi de remettre l'or qu'ils possédaient aux pieds de leurs bourreaux, ne gardant que la forme et l'énergie spirituelle de chacun des objets dont ils se séparaient. Ils ont ensuite quitté les villages où ils habitaient, et se sont repliés dans les vallées d'altitude en montagnes, où ils ont peu à peu



photo : Eric Julien

Mamu Fiscal a passé plus de 18 ans dans l'obscurité avant de devenir l'un des mamus les plus respectés de la Sierra

reconstitué leur société. Ils ont coupé les voies d'accès avec le monde extérieur, sortant complètement de notre histoire. Dès 1594, certaines chroniques espagnoles mentionnent le fait que « les indiens ont disparu de la région ». Il faudra attendre le voyage d'un géographe français, Elisé Reclus en 1825, puis celui du Comte de Brette dans les années 1912/1913 et enfin les travaux de l'anthropologue Reichel Dolmatof, après la deuxième guerre mondiale pour que l'on commence à comprendre qu'une société précolombienne avait traversé notre histoire et était arrivée "intacte" jusqu'à nous.

Mais ce n'est que très récemment, dans les années 1980, avec la découverte par les pilliers de tombes de Tayuna (Cuidad perdida) une incroyable cité de pierre noyée sous la forêt tropicale qu'on a réellement découvert qui étaient les Kogis, qu'elle était leur incroyable histoire.

Quelle est la situation géopolitique actuelle de ces 12 000 indiens ?

Les Kogis vivent repliés dans les hautes vallées d'une pyramide montagneuse de 80 km de côté, dont les sommets enneigés culminent à près de 6000 mètres, à moins de 38 km de la côte caraïbe. Ils sont cernés par trois agglomérations de 200 000 à 450 000 habitants, dont l'une, Santa Marta, constitue l'une des principales zones touristiques du pays. La confrontation est brutale entre une société traditionnelle

millénaire et le tourisme balnéaire (jet-ski, hôtels de luxe,...) tel qu'on peut l'imaginer.

Entre ces villes, on rencontre à peu près tout ce que notre modernité a inventé comme formes de violence, reflet d'une longue désagrégation culturelle et sociale, deux mouvements de guérilla (les FARC et l'ELN), parfois dirigés par des jeunes de 14 à 16 ans – la mafia, très présente, nous sommes dans une zone de culture et de transformation de la coca, ce qui génère d'énormes flux d'argent, les paramilitaires, qui recrutent parmi les jeunes désœuvrés de la côte, la délinquance commune, les pilliers de tombes etc. Ces hommes ou ces femmes n'ont jamais rien connu d'autre que la violence et la lutte de pouvoir entre bandes rivales, dont les leaders sont identifiés par des noms imagés comme "el negro rojo", "el sapo", ou plus communément "el patron". Les Kogis sont au milieu, obligés de traverser les fronts de la guérilla ou des paramilitaires, accusés par les uns d'être complices des autres et réciproquement. À cela, il convient de rappeler que les communautés indiennes n'ont été reconnues comme "citoyens" colombiens à part entière, qu'en 1991, année d'adoption par la Colombie d'une nouvelle constitution qui reconnaît les 88 communautés indiennes du pays et leur accorde le droit de vivre sur leurs terres selon leurs us et coutumes. Ceci dit, l'insulte "indios" est encore très largement pratiquée par une

La cité «Tayuna», pour les Kogis redécouverte en 1979/1980 ; véritable laboratoire médical pour les Tayronas, ancêtres des Kogis



photo : Eric Julien

partie de la société dominante, pour qui les "indiens" restent encore des "empêcheurs de se développer en rond". Une pression et une violence qui ont largement contribué à la disparition de plus de 70% de la couverture forestière du massif, générant assèchement des rivières, latérisation, érosion et forte dégradation des conditions de vie, des indiens mais aussi des paysans.

Pouvez-vous nous parler de la manière dont les Kogis vivent actuellement, comme une introduction à leur vision de la santé ?

La société Kogi est connue dans toute l'Amérique du Sud comme étant une société de référence en terme de connaissances et de pratiques spirituelles. Au cœur de son fonctionnement, se trouvent les "mamus". A la fois juges, médecins, philosophes, historiens, leur formation dure 18 ans, et se passe entièrement dans l'obscurité. Les petits garçons ou les petites filles sont choisis, soit parce que leurs parents étaient déjà chamans, soit parce que les familles acceptent de s'en séparer pendant 18 ans, soit au terme d'un processus proche de ceux pratiqués par certains courants du bouddhisme tibétain. Les futurs "mamus" vont être invités à reconnaître, non pas un objet, mais un lieu où aurait travaillé un "grand" chaman, dont ils seraient la réincarnation.

Ces mamus sont éduqués pour des fonctions précises, liées à des écosystèmes particuliers. Certains, formés vers 1500 m d'altitude, apprennent l'esprit de chaque chose vivant à cette altitude, arbres, oiseaux, animaux, vent, roches, etc. D'autres, formés à 2500 m, vont apprendre l'esprit de ce qui vit et pousse à 2500 m et d'autres encore, formés à 3500 m, là où l'on ne rencontre que quelques lacs, des rochers, des lichens, vont devoir identifier et apprendre, l'esprit des formes de ce que l'on rencontre à ces altitudes. Tous doivent se nourrir exclusivement de ce qu'ils peuvent collecter dans leur environnement proche.

Certains chamans, peu nombreux, sont capables d'intégrer les trois niveaux précédents. Ils appartiennent à un clan particulier et suivent un enseignement à part. D'autres sont formés sur des lieux précis, desquels ils n'ont pas le droit de s'éloigner durant toute leur existence. Ils naissent sur ces lieux, ils y vivent et ils y meurent. Ces lieux seraient des points d'énergie de la montagne, correspondant à des points d'énergie du corps humain et de la planète. Ils indiqueraient le niveau d'énergie et la température de la terre, indiquant son état de santé. Il y a des points actuellement sur lesquels ils ne peuvent plus se rendre, car, d'après eux, la température est devenue trop élevée...

Dans le prochain numéro, la suite de cet interview d'Alain Gourhant.

Pour aider les kogis et être informé, le site internet : www.tchendukua.com

Eric Julien : *Kogis, le réveil d'une civilisation précolombienne* - Albin Michel

Les indiens kogis, la mémoire des possibles - Actes Sud 2009

DVD : *Kogis, le message des derniers hommes*